

Bordeaux, le 2 juillet 1933

Le mariage, mon cher ami, est un étrange état. On avait des amis: on les oublie; des habitudes: on les abandonne. On avait avec la vie, avec les êtres, mille confrontations: on n'a plus pour se mirer que ce miroir sentimental qu'est l'épouse. Et ce n'est pas assez encore: il faut qu'on se plaise à cet agréable servage.

On rencontre une femme; on découvre qu'on l'aime; qu'on est aimé. On juge la vie désormais, sans elle, bien médiocre. On se promet de lui consacrer tous ses jours. On se gorge d'égoïsmes. On croit avoir découvert le secret du bonheur. On s'en vante. On n'a plus de relations qu'avec l'absolu, de rapports qu'avec les rêves. Et cela dure des années...

Puis un jour, sans avertissement, sans présage, soudainement on sent une résistance. Le destin jusqu'ici complice, se met à trahir. La maladie dissocie le couple. Et le malheur avec son aigre visage apparaissant, chasse un trop fragile bonheur. On voudrait alors avoir auprès de soi quelqu'un qui sût vous porter aide. Mais on a fait le vide. Rien de plus seul qu'un homme marié si sa femme vient à lui manquer. Que la solitude soit si décevante, certes, on ne le supposait pas. On ne se doutait pas à quel point préserve la vie à deux.

Ma femme si du moins son état n'inspire plus aujourd'hui trop d'inquiétude, a été, sachez-le, très gravement malade.

Elle est faible encore, aussi ai-je dû l'envoyer à la campagne assez loin d'ici. Elle y est depuis un mois installée et depuis un mois j'ai laissé mon esprit accueillir des pensées si moroses que — me trouvé-je gauche devant vous? — je ne sais plus, il me semble, comme jadis et dès les premiers mots, me livrer et vous toucher.

Cependant il m'est doux de vous écrire, doux de vous traiter en confident. Oh! je serais moins bouleversé ne vous en doutez-vous pas? si sa santé seule était menacée ou si uniquement me manquait sa présence. Mais parfois, je l'avoue, je sens sa raison vaciller. L'insomnie, la fièvre, la diète ont usé ses nerfs. Je n'ose plus interroger les docteurs. Je ne sais s'ils me plaignent ou s'ils me jugent. Ne suis-je pas trop lâche enfin?

Bordeaux, le 7 juillet 1933

J'ai reçu hier votre lettre. Je venais de me lever, de terminer ma toilette et je m'apprêtais à prendre mon déjeuner dans le jardin avant de partir à mon travail quand le facteur ayant sonné, me l'a remise. Mais avant même de l'avoir ouverte, avant même d'en avoir reconnu l'écriture, j'en avais deviné l'auteur, tant me tardait sa lecture. N'étais-je pas impatient de savoir comment vous aviez accueilli la mienne? Ne me fallait-il pas peut-être craindre vos railleries? Alliez-vous comprendre mon désarroi? N'alliez-vous pas me blâmer de m'être endormi dans un bonheur facile? Vous ne l'avez pas voulu. Très simplement, sans poser de questions, en prenant le ton de la confiance, vous avez su me reconforter. On n'est pas plus habile ni plus attentif.

À la réflexion, je crois d'ailleurs que cela m'apaisera de vous écrire comme vous me le proposez. Il se peut qu'à mesure qu'on s'exprime, les rêves, les sentiments, les événements perdent les reflets qui jusqu'alors abusaient. Je le voudrais. Je me sens parfois aussi novice qu'un enfant devant la vie, quand vous-même êtes plein de recours! Mais peut-être aussi m'abaisé-je à tort, et n'êtes-vous pas si perspicace?

Bordeaux, le 10 juillet 1933

C'est un matin que cela a commencé. Le 30 janvier. Nous avions, la veille, dîné au restaurant. Elle semblait gaie, sans soucis, présente. Rien ne semblait l'affecter. Plus tard seulement, j'ai su qu'elle avait feint l'enjouement. Peut-être sur le moment ai-je eu vaguement conscience de la pâleur de son visage, ou de l'artificielle abondance de ses paroles, mais je n'ai rien redouté. Elle-même avait désiré cette soirée, avait insisté. Il y a de folles prévenances. Elle croyait servir mon plaisir, l'augmenter en allant au-devant de lui. Elle se dépêchait d'être de l'avis qu'elle me supposait pour que je n'aie pas l'ennui de la solliciter. Je m'y suis trompé. J'eusse moi-même préféré ne pas sortir, ne cédaï que parce que je la voyais si décidée, si persuasive. Mais comme tout d'abord j'avais tenté de la détourner, elle s'était obstinée, sans doute convaincue que j'agissais par calcul, que je n'osais pas, que je craignais de la contrarier. Devant tant de scrupules imaginés, elle ne voyait pas le moyen de ne pas aussitôt oublier qu'elle souffrait. Elle m'arracha mon consentement à force de bâillonner son égoïsme. Depuis j'ai maudit ces pudeurs.

Si même pendant que nous dînions elle m'avait dit la vérité, j'aurais pu la reconduire aussitôt à la maison, la coucher, envoyer chercher du secours. Pourquoi s'était-elle raidie ?

Mais aussi n'aurais-je pas dû deviner? Sans doute une fois dehors m'étais-je plu à ces lumières, à ces voix, à ces visages de la rue. Mon plaisir m'avait aveuglé. Et si je ne me suis aperçu de rien — j'analyse à la réflexion ce changement de mon attitude — c'est peut-être que j'avais besoin que tout paraisse en accord avec lui. J'étais sorti sans goût mais déjà je ne pensais plus qu'à le servir: je commençais à prendre ma petite part, bien lâchement, bien au chaud dans ma coquille, le sang bien à l'aise à l'intérieur. Le restaurant était tiède, bien éclairé; j'avais faim: ma femme me souriait...

Le docteur vint. Il voulut qu'elle reste couchée. Aussitôt, il fallut lui mettre de la glace sur le ventre, la piquer pour calmer ses douleurs, courir chez le pharmacien, acheter des drogues, une vessie, des instruments, veiller à la température. Tout un programme de gestes qui semblent exprès inventés pour qu'on ne pense pas. Savait-on seulement ce qu'elle avait? Elle se plaignait du ventre; ressentait, disait-elle, dans le côté d'effroyables élancements que la piqûre mit des heures à atténuer. Son visage était livide; d'imperceptibles gouttes de sueur se pressaient aux ailes de son nez. J'ai vu aussi suer des hommes fiévreux et leur masque est gluant. Mais même dans la maladie, la femme attire la finesse: elle restait belle.

Chacun dans la maison montrait son zèle. Il n'y a pas comme l'immobilité, le silence, pour désenparer la plupart des gens qui entourent le lit d'un malade: il faut qu'ils s'agitent. Leur sont bons tous les prétextes pour entrer, pour sortir, pour tirer les rideaux, pour taper l'oreiller, pour secouer la potion. Enfin voilà qu'ils prévoient, qu'ils arrangent, qu'ils disposent. Cela

les dispense d'imaginer les souffrances qu'ils s'emploient si *charitablement* à écarter.

Mais moi, je me sentais inutile entre ce lit bas, encore baigné d'ombre où mes regards se posaient avec inquiétude, et cette agitation. Ma femme même, ne paraissait pas avoir une nette conscience de ma présence. Je lui parlais timidement, encore inexpérimenté, sans recours contre un destin qui semblait ne nous avoir si bien servis jusqu'ici que pour mieux nous atteindre. Je pensais à cet instant, si proche encore, d'avant mon réveil: il y avait deux heures à peine. Je dormais! Et rien d'autre ne m'a tiré du sommeil que la première clarté: nulle inquiétude en moi, nul pressentiment. Je n'ai pas entendu de plaintes, pas de soupirs. Les yeux à peine ouverts, j'en étais déjà, tout engourdi encore à composer le fond de mon tableau journalier, à tisser en pensée la trame d'événements, de paroles, de démarches, de résolutions, sur laquelle je porterais ma journée, quand me penchant vers ma femme, je m'aperçus qu'elle ne dormait pas. Je m'en étonnai car elle avait coutume de s'éveiller assez longtemps après moi. Ses yeux fixaient un point imprécis de la chambre, avec un air étrange. «Tu souffres, lui dis-je? Qu'as-tu?» Elle ne put tout d'abord me répondre. Mais, à un moment, comme la douleur était moins vive, elle parla. En quelques mots je sus tout. Le mal: comment et quand il lui était apparu, comment elle avait cru au début le combattre, le décourager. Il y avait déjà plusieurs semaines. Mais chaque jour les douleurs s'accroissaient. Puis il y avait eu notre soirée de la veille, si pénible pour elle, enfin la nuit si longue, si abstraite, si lente à se laisser vaincre par le jour. Durant ces dernières heures, elle avait cru mourir plusieurs fois tellement c'était atroce. Elle s'était retenue de crier pour

ne pas gêner mon sommeil. Enfin, quand je l'avais surprise, elle était à bout de résistance, n'en pouvait plus. Et maintenant, il me fallait la laisser se débattre, seule, avec ses forces faibles. C'était un terrible, un bien brutal adversaire, auquel elle était opposée. Comme la partie était mal engagée! Il n'y aurait pas de pitié, pas de rémission: la vie ou la mort comme enjeu. Chaque geste, chaque parole pouvait amoindrir sa vigueur. Je la voyais battre le rappel de ses énergies, les porter vers le point critique. J'imaginai que son corps devait se tendre ou se dérober suivant la riposte ou la feinte. Et je n'étais plus rien qu'un spectateur sans pouvoir.

Les familles arrivaient de part et d'autre, mobilisées par circonstance, soucieuses de prérogatives, prodigues de conseils. Les femmes prenaient possession de la malade comme d'un dossier. Je n'avais plus qu'à m'en remettre à elles, ces avocates, qu'à me confier à leur talent. Il se formait entre elles et le médecin une sorte de complot où il était question de mesures à prendre ou à ne pas prendre. Un débat, une chicane, une politique, à propos de coutumes ou de méthodes ou de principes, les associaient, les divisaient. Je n'avais plus ma place en ce lieu désormais consacré à la médecine. Ne me rendrait-on pas ma femme guérie? Qu'avais-je à m'inquiéter? Mon rôle était de faciliter leur tâche. On me le fit bien comprendre. C'est alors qu'entra le cortège des soins. Savez-vous ce que c'est qu'être malade? Que de n'être plus qu'un corps inutile, qu'il faut retourner, maintenir, couvrir, dénuder? Qu'un corps qui continue à avoir faim, à avoir soif, que les Intestins et la vessie ne cessent de tracasser, mais qui doit rester immobile? Les femmes excellent auprès de ces enfants que deviennent pour elles tous les malades. Elles accomplissent

avec ferveur les tâches les plus vulgaires. Et qui donc, s'y plierait à leur place? Ce n'est pas si plaisant. Cependant, je m'habituais peu à voir ma femme subir ces grossières manœuvres, ces manœuvres indispensables. Mon dégoût était peu charitable, mais comment ne pas être choqué de ces intrusions? Comment aurais-je pu sauver mon rêve autrement?

Et ma vie n'y renonçait pas. Il lui fallait pouvoir compter encore, pour l'avenir, sur une série d'images qui se fussent ternies dans ces promiscuités.

Une semaine passa. Elle allait mieux. On l'avait dès le début changée de chambre. On l'avait sortie de notre lit où je couchais désormais seul, et installée dans une autre pièce mieux exposée au soleil. Je passais de longues nuits sans la voir, sans l'entendre respirer, sans la sentir bouger près de moi. Si elle avait besoin d'un peu d'eau, qu'on lui relève son oreiller, ou qu'on lui tende un mouchoir, je n'étais pas là pour y veiller. C'est l'infirmière qui s'en chargeait. J'ai ainsi ignoré la plupart de ces moments plus douloureux, ces sommets de la courbe, qui sont autant d'offensives de la maladie. Aussi le matin, quand dès levé, j'allais la voir, comment pouvais-je avoir une juste idée de son état? Mais elle ne m'en voulait pas de cet abandon; elle était contente que j'aie pu me reposer; elle prétendait que je ne devais pas me fatiguer, que j'avais déjà bien assez de tracas dans la journée; le docteur lui-même ne préférerait-il pas confier ma femme à des mains plus expertes que les miennes? Elle me disait alors combien d'heures elle avait pu dormir; si elle avait plus ou moins souffert; elle me montrait son ventre glacé; je le touchais, y enfonçais doucement